

J'ai vu...

RÉDACTION : 4 Rue de Sèze, Paris. — Tél. : Central 77-36. — ADMINISTRATION : 8, Bd des Capucines, PARIS. — Tél. : Gutenb. 04-58.

J'ai vu ... achète tous les documents photographiques inédits se rapportant à la guerre et à l'actualité.



LES INDIENS GOURKHAS DANS LES FLANDRES

Habités depuis l'enfance aux froids terribles des hautes régions granitiques de l'Inde, les Gourkhas supportent les maux de la guerre avec une force incroyable, rendue encore plus grande par leur fier mépris de la mort.

FOP. 47

Pierre de touche

TOUT de même quelle différence entre le Français et l'Allemand, tels que la guerre nous les a révélés. Les anciens disaient que c'était dans l'ivresse que se manifestait la vérité. Un autre proverbe affirme que c'est au jeu que se révèle le vrai caractère des hommes. L'épreuve vaut peut-être mieux, comme baromètre, que le vin et les cartes à jouer.

Or l'épreuve nous a montré un Français calme, réfléchi, décidé, que les plus redoutables menaces n'ont pas ébranlé dans sa froide résolution et que le brusque retour de la fortune n'a pas davantage grisé. Pas l'ombre de nervosité ou d'affolement après la défaite de Charleroi, pas le moindre emballement après le triomphe de la Marne. La sécheresse voulue des communiqués officiels, qui pourtant mettaient la légitime curiosité du public à de si dures épreuves, a été acceptée sans récriminations. La presse s'est imposé une admirable discipline, et si les fantaisies de la censure l'ont parfois un peu agacée, elle n'en a pas moins suivi la voie rigide de la discrétion, de la confiance et de l'union.

Le public n'a eu pour les semeurs de panique que des sourires dédaigneux. La nation, prise dans son ensemble, était tellement sûre d'elle-même qu'elle ne s'est même pas arrêtée un instant, dans son assurance du succès final, devant ces manifestations ridicules de terreurs individuelles, réservant de s'en indigner au jour où toutes ses énergies tranquilles ne seront plus tendues vers l'unique but qu'elle poursuit à cette heure.

Et pourtant le Français avait la réputation d'être un esprit léger, capricieux, facilement impressionnable, incapable d'efforts soutenus.

A Berlin la surprise a été grande quand on a constaté que les premières et si dures déconvenues n'avaient fait que fortifier la résolution des Français de résister jusqu'au bout et de vaincre à tout prix.

Du côté allemand c'est le phénomène contraire qui s'est produit. Qui eût pu supposer que pour soutenir le courage des Germains il faudrait recourir à tant et de si piteux expédients? Faut-il rappeler, à ce propos, les télégrammes mensongers de l'agence Wolf? Mais il y a mieux. Les assurances des prisonniers de guerre sont toutes concordantes. Aux soldats qui se battent sur le front occidental, on fait croire que Varsovie est tombée depuis des semaines entre les mains des troupes de Hindenbourg. A ceux qui luttent en Pologne, on raconte que Verdun, Toul et Belfort sont pris et que le Kaiser s'apprête à faire son entrée triomphale dans Paris. Et n'a-t-on pas dernièrement entendu des officiers allemands demander le plus sérieusement du monde aux infirmiers français qui les soignaient si, après s'être emparés de Lyon, les Italiens, alliés de l'empire germanique, ne marchaient pas sur Dijon?

La lecture des journaux d'Outre-Rhin est du plus haut intérêt. Toutes les nouvelles y sont systématiquement déformées. Du moindre engagement heureux on fait une grande victoire. Toutes les défaites sont passées sous silence ou expliquées par les nécessités d'une savante stratégie. Les lecteurs des plus grands journaux berlinois ignorent encore à l'heure actuelle qu'il y eut une bataille de la Marne dans les premiers jours de septembre. C'est à peine croyable; mais le peuple allemand, tout en trou-

vant que la guerre se prolonge démesurément et provoque des pertes inattendues, reste encore persuadé du complet écrasement de ses ennemis. On se méfie tellement de son manque d'énergie qu'on l'endort à la chanson décevante du mensonge, comme on grise d'alcool et d'éther les soldats que des généraux affolés envoient en masses serrées à la boucherie.

L'Allemand n'est donc pas l'homme massif, pondéré qu'on nous présentait. Il avait toutes les audaces, et combien bruyantes! quand il croyait à la victoire certaine et rapide. Ses chefs se méfiaient cependant à ce point de l'abatement qui le guette, qu'ils reculent devant l'aveu de leurs déceptions.

Et pourtant le moment approche où il faudra reconnaître publiquement l'erreur des premiers calculs. Déjà les difficultés de l'approvisionnement provoquent, d'amères réflexions, et si, dans les journaux, la vieille chanson de la victoire retentit encore, des brochures commencent à circuler où on envisage, en termes discrets, l'éventualité d'une défaite.

Voici un extrait curieux d'une de ces publications: «Cependant, y est-il dit, si nous devons succomber dans cette guerre, acceptons notre sort, quel qu'il soit, sans murmurer. Peuple allemand, une plus belle destinée t'est réservée que la victoire par les armes; car tu sauras conquérir les peuples par la puissance de ton cerveau et la bonté de ton âme.»

A la bonne heure! Voilà un langage auquel les Allemands ne nous avaient pas accoutumés. Jusqu'ici les pangermanistes ne nous parlaient que d'univers asservi par la force, de race prédestinée à la domination mondiale, de mission civilisatrice du peuple choisi. Si les Boches, vaincus et acceptant leur défaite avec résignation, veulent se borner à nous imposer l'éclat de leur intelligence et l'attraction de leur bonté, qu'ils essayent de le faire, nous n'y voyons aucun inconvénient, bien qu'il nous semble que sur les qualités dont ils se targuent il soit permis de ne point partager leur avis quelque peu optimiste.

Il n'en est pas moins curieux de constater combien la vanité de ce peuple de parvenus a exercé de profonds ravages dans son âme. Parce qu'ils ont su, grâce à leur incontestable talent d'adaptation, s'emparer des découvertes faites ailleurs et se donner les apparences d'un peuple civilisé, tout en restant d'indécrottables barbares, les Allemands sont intimement convaincus de leur supériorité et ils pensent encore pouvoir, même après leur écrasement, en imposer la reconnaissance aux vainqueurs éblouis. Les merveilles du génie latin n'existent pas pour eux ou ils ne les apprécient que dans la transposition souvent grotesque à laquelle ils les ont soumises. Ils se croient des initiateurs, des créateurs, des pionniers des âges nouveaux. Et, poussant l'inconscience jusqu'au bout, ils nous parlent, au lendemain des pillages et des massacres de la Belgique et du nord de la France, de leur incomparable bonté, d'une bonté qui devra conquérir le monde.

Et j'en reviens à ce que je constatais au commencement de cet article. Le Français s'est révélé aussi endurant que valeureux, l'Allemand aussi faible que vantard. Il a suffi de passer les tempéraments des

deux peuples à la pierre de touche de l'adversité pour en faire ressortir les caractères profonds. Chez les descendants des Gaulois, la légèreté était toute de surface. Sous ce vernis friable on a découvert des qualités de réflexion et de décision dont l'éclat a profondément surpris l'étranger. Chez le Germain au contraire, dès que l'écorce de culture artificielle s'est brisée, on a vu apparaître un noyau de grossièreté et de vulgarité qui a déconcerté les trop nombreux et trop confiants admirateurs d'un peuple sottement surfait.

C'est là déjà la première, la plus éclatante des victoires. Depuis un demi-siècle l'Allemagne, par la grandiloquence de ses intellectuels et par l'audace de ses brasseurs d'affaires, avait éclipsé les vieilles civilisations européennes. Son prestige a, d'un seul coup, disparu. Ses ennemis ne se comptent plus, elle n'a plus d'amis. Hier encore adulée, elle s'effondre sous le mépris universel autant que sous la poussée des armées des alliés. Jamais l'histoire n'enregistra si rapide ascension et chute plus lamentable. Et de cette crise, qui marque la fin d'un empire éphémère, la France, tant calomniée, sort jeune, vigoureuse, resplendissante, entourée de la triple auréole du courage, de la générosité et de la gloire.

E. WETTERLÉ.

UNE SEMAINE DE GUERRE du 16 février au 23 février.

MARDI 16 FÉVRIER. — En Belgique, progrès au sud d'Ypres.

— En Champagne, à Perthes-Beauséjour nous enlevons 3 kilomètres de tranchées.

MERCREDI 17 FÉVRIER. — 48 avions anglo-français bombardent Ostende et Middelkerke.

— Nous progressons en Champagne et en Argonne. Sur mer les sous-marins allemands coulent un steamer anglais.

JEUDI 18 FÉVRIER. — Nos batteries prennent l'avantage dans le secteur de Reims.

— En Lorraine nous restons maîtres du signal de Xon.

VENDREDI 19 FÉVRIER. — Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, cinq contre-attaques sont repoussées.

— Dans les Vosges, nous gagnons la cote 607.

— Combat acharné sur la Vistule.

SAMEDI 20 FÉVRIER. — A Perthes, nous maintenons les positions conquises.

— Dans les Vosges, nous progressons au nord de Wissembach.

— Léger recul des Russes en Bukovine.

DIMANCHE 21 FÉVRIER. — A Ypres, une attaque allemande est repoussée avec de grosses pertes.

— Aux Eparges, nouvel échec de l'ennemi.

— Il se confirme que les pertes allemandes ont été très élevées en Champagne, au moins un bataillon anéanti.

— La flotte franco-anglaise bombarde les Dardanelles.

LUNDI 22 FÉVRIER. — Un Zeppelin a bombardé Calais.

— En Alsace, nous occupons Stockwihr.

— Succès d'artillerie entre Argonne et Meuse.

— L'échec avoué par les Russes semble de peu d'importance.

Pour cause d'agrandissement, les services de la rédaction de *J'ai vu...*, comme aussi ceux de *A la Baïonnette* et de *Histoire Illustrée de la Guerre de 1914*, de M. Gabriel Hanotaux, ont été transférés 4 et 6, rue de Sèze, où les photographies, dessins, documents et tout ce qui concerne la rédaction de ces trois publications doit être adressé. — Téléphone: Central 77-36.

Les services d'administration et de la caisse demeurent, comme par le passé, 8, boulevard des Capucines. — Téléphone: Gutenberg 04-58.

J'ai vu...

FORCERONS-NOUS LES DARDANELLES



UN FORT TURC

Tout le long des côtes, de chaque côté du détroit, les Turcs ont construit des ouvrages en terre. C'est leur proximité des navires plus que leur armement qui les rend redoutables.



L'ENTRÉE DES DARDANELLES

Voici l'entrée du détroit qui relie l'Archipel à la mer de Marmara. On sait toute l'importance stratégique de ce passage interdit à tous les navires de guerre par le traité de 1841.



LA TOUR DE LÉANDRE

Qui aurait pensé que l'ancien Hellespont où s'immortalisa l'amour de Léandre deviendrait le théâtre des combats que nos marins vont livrer pour le triomphe de la civilisation?



LE PHARE DE GALLIPOLI

Face à Kardak et Lapsaki, le phare de Gallipoli commande la région où le détroit des Dardanelles devient mer de Marmara.



SCUTARI D'ASIE

Élégante et fine et se mirant dans les eaux calmes, voici Scutari qui est comme une porte blanche de la Turquie d'Asie.

J'ai vu

DANS LES PAYSAGES DE LUMIÈRE



LES AUSTRALIENS EN ÉGYPTÉ

Soumis à de moins rudes épreuves que nos poilus, tant au point de vue du climat que de la guerre, les soldats australiens mènent une existence qui semblerait enviable aux nôtres. Ces

différentes scènes qui les représentent, à l'heure du repas, faisant la sieste, errant à travers le camp ou prenant leur bain, montrent leur insouciance naturelle entre les heures de bravoure.



LES MAORIS S'ENTRAÎNENT A AUCKLAND

Dans ce costume pittoresque qui ferait frissonner tous nos chasseurs des Vosges, les Néo-Zélandais se livrent aux exercices de culture physique et aux mouvements d'ensemble qui les pré-

parent peu à peu à la discipline de l'armée anglaise. Et quand la température sera moins rigoureuse, voici de solides gaillards maoris qui fourniront d'utiles renforts à la vaillante métropole.

LA RAFALE A PASSÉ SUR LA PLAINE



UN COIN DU CHAMP DE BATAILLE

Cette photographie d'une plaine aux environs d'Arras, prise sur le vif le lendemain de la bataille, montre à quel point la lutte fut acharnée. Et au premier plan, on distingue le

cadavre d'un officier allemand que ses camarades, contraints à fuir en toute hâte, n'eurent pas le temps d'ensevelir. Au loin un paysan entasse dans sa voiture les débris de toute sorte.

SCÈNES SUR LES BORDS DE LA BZURA



GAIS ET STOÏQUES TOUR A TOUR

En haut : Moins célèbres que nos Schneider, les canons russes Poutilow n'en sont pas moins d'excellentes armes, et l'aspect de ces artilleurs démontre assez clairement leur confiance. — *En bas* : Gais et insoucians dans l'attaque, les

Russes restent graves et stoïques devant la mort. Ce soldat vient de mourir. Déjà l'un d'eux creuse sa tombe tandis que les sœurs s'éloignent après avoir dit les prières. — *En médaillon* : Un groupe de Cosaques au repos non loin des bords de la Bzura.

LORSQUE LES CHAUMIÈRES SONT DÉTRUITES



TOUS DANS LE RANG

C'est plaisir de voir avec quel entrain nos officiers partagent les souffrances de leurs hommes. Voici un gourbi d'état-major qui, à tout bien examiner, n'est guère plus confortable que le creux d'une tranchée.



UN VIEUX SERVITEUR

Qui aurait pu croire que ce canon, hors d'usage depuis trente ans, rendrait tant de services pour le tir à courte distance malgré nos engins effroyables ?



LA VIE DANS LES CAVERNES

Chassés de leurs villages incendiés, les paysans des bords de l'Aisne se sont réfugiés avec leurs femmes et leurs enfants dans les carrières environnantes. Et là la vie a repris peu à

peu, grâce au dévouement des soldats qui les aident à se ravitailler et qui les soignent. Dès que la tourmente aura passé, on sent qu'ils seront les premiers à se remettre au travail.

J'ai vu.

UNE PARTIE DU FRONT DE BATAILLE FRANÇAIS

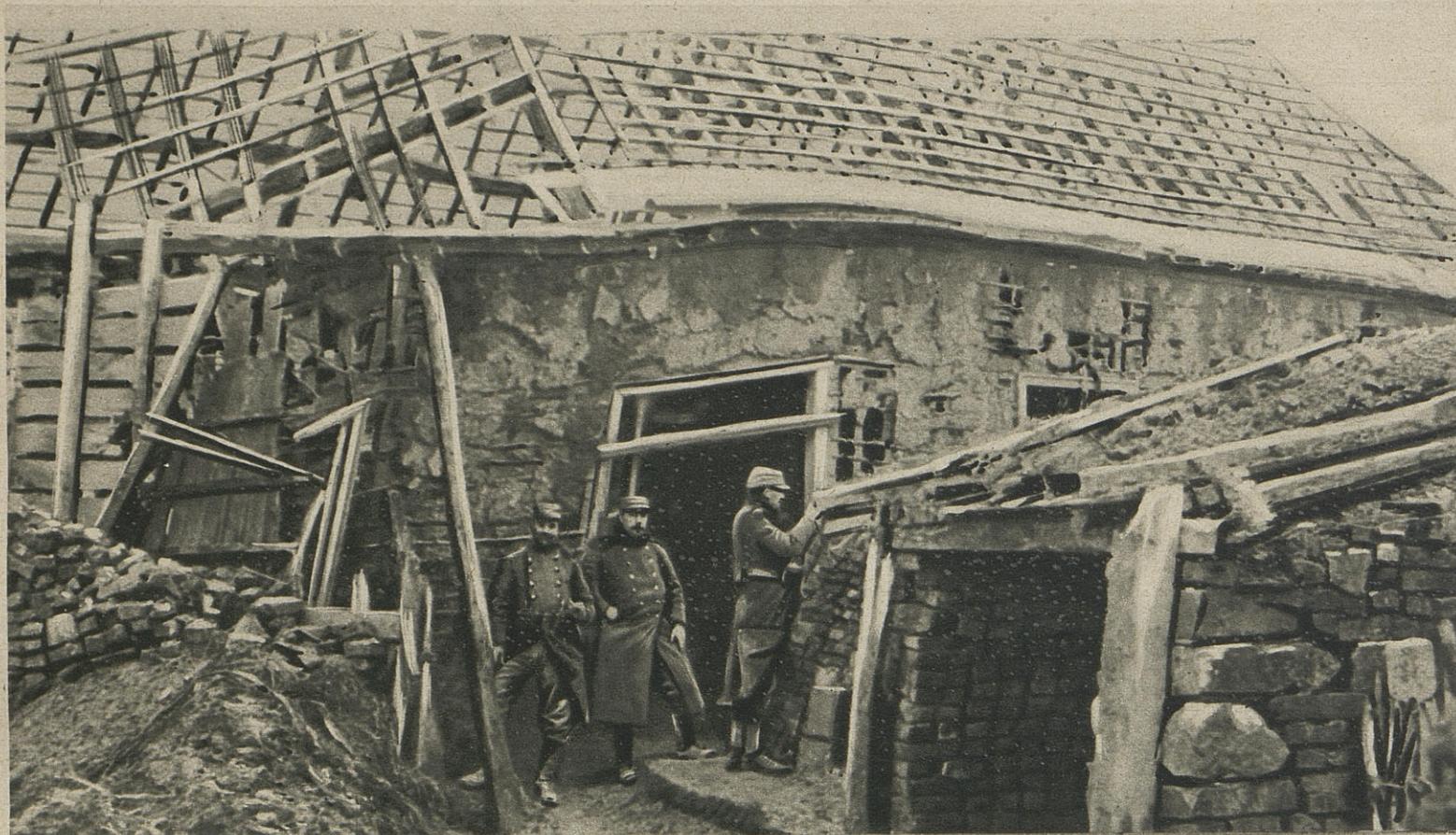


ASPECT GÉNÉRAL D'UN SECTEUR IMPORTANT DE

Le secteur qui s'étend de voir, grâce à ce dessin d'une grande précision, la disposition générale des tranchées, des obstacles, des batteries, en un mot de quelques-uns des moyens mis en œuvre par nos vaillants défenseurs pour barrer la route à l'ennemi et s'assurer la victoire.

J'ai vu...

SOUS LA PROTECTION DES RUINES



COMME DANS UN DONJON FÉODAL

Pour mieux dissimuler leurs mouvements à l'ennemi, nos poilus ont eu l'ingénieuse idée de faire aboutir leur tranchée,

par un long boyau, dans un village. On peut voir à droite l'entrée de ce souterrain et à gauche les ruines où ils villégiaturent.



UN TROU D'OBUS DE 420

On a beaucoup parlé à propos des villes belges de l'effet des gros mortiers de 420. On jugera par les dimensions de l'excava-

tion produite sur cette place de la puissance de ces engins qui par bonheur sont peu nombreux et dont les obus n'éclatent guère.

J'ai vu...

ILS VOULAIENT SE BATTRE POUR LA FRANCE



L'ODYSSÉE DES PETITS ALGÉRIENS

Ils étaient dix, dix gamins d'Alger qui voulaient aller au front, enthousiasmés par les exploits de leurs grands frères qu'on leur racontait tous les jours. Et grande fut la surprise du capi-

taine de les découvrir à son bord, cachés à fond de cale. Mais, hélas, ils étaient trop jeunes et, après une semonce légère, on les rendit à leurs parents bien heureux de les revoir sains et saufs.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS

PAR LE CAPITAINE N..., OBSERVATEUR D'ÉTAT-MAJOR

EN TERRE D'ALSACE.

8 août.

A peine arrivé ce matin au champ d'aviation de Belfort, le commandant de l'escadrille me fait pénétrer dans la petite baraque de tôle ondulée qui lui sert de poste de commandement et là me donne des ordres pour l'exécution d'une reconnaissance au-dessus de l'Alsace et du duché de Bade.

Les renseignements que nous donnent nos espions depuis deux ou trois jours prétendent que des forces autrichiennes sont en marche par la vallée du Danube vers Fribourg et Mulhouse. Il s'agit de pousser jusqu'à Neuf-Brisach, Fribourg-en-Brigau, survoler la Forêt Noire et revenir par Huningue. Le gouverneur, le commandant veulent avoir le cœur net de tous ces bruits.

Je suis un peu ému : la première reconnaissance à travers l'Allemagne. Jusqu'ici nous n'avons volé que sur le front du combat. En reviendrai-je?

10 heures du matin. — Il a fallu attendre jusqu'à cette heure que la brume de cette journée chaude d'août se soit dissipée. Sur le terrain caillouteux du champ d'aviation, le Blériot, tout pimpant avec ses cocardes tricolores, est amené par l'équipe des mécaniciens.

T..., le pilote, un sous-officier aviateur à la figure intelligente et énergique, examine l'appareil en connaisseur, tapote les toiles vernissées et tendues, fait fonctionner les soupapes de son Gnôme.

— Alors, T..., d'attaque?

— Ma foi oui, mon capitaine. Un petit tour au-dessus des Boches... ça n'est jamais de refus.

Installation dans l'intérieur du capot ; mise en marche de l'hélice, ronflement, trombe de poussière à l'arrière, tandis que les mécaniciens arc-boutés tiennent la queue de l'avion.

T..., la tête dans son capot, calme, tripe ses manettes, fait jouer son volant de commande ; puis il lève le bras, fait signe de lâcher tout... et brusquement l'avion s'élance, en sautillant sur les inégalités du terrain, pour bien vite monter léger et ardent vers le ciel.

En bas, très vite, défilent sous nous, les étangs de Belfort, les bois du Polbert, les forêts, les premiers contreforts des Vosges.

Devant nous au contraire se dresse une muraille grisâtre de brume qui nous cache le soleil et la terre d'Alsace.

T..., qui a vu la barrière, me crie en mettant sa main en porte-voix :

— Rien à craindre... c'est du beau temps. C'est toujours comme cela à la sortie de l'entonnoir de Belfort.

Zone de brume : froid vif, impression de jour voilé... et brusquement, de l'autre côté, le soleil, les remous de chaleur et la plaine d'Alsace.

Penché sur le fuselage, je regarde sur les grands rubans de routes qui courent vers Cernay, Mulhouse, Altkirch, des points noirs qui se meuvent. Tout le 7^e corps, toutes les divisions de couverture se sont portés hier et aujourd'hui en avant, ont pris d'assaut les retranchements d'Altkirch, se sont emparés des débouchés de Thann et Cernay, surprenant les Allemands par la vigueur, par la furia de leurs attaques. Un régiment, dit-on, est arrivé devant Mulhouse, l'a traversé.

Anxieusement je cherche où peut être la démarcation entre la ligne française et la ligne allemande. Côté français, je vois bien du monde, des rassemblements dans les villages, sur les routes, dans les champs ;

mais côté allemand je ne vois rien. Où sont-ils? Se sont-ils évanouis ou bien se cachent-ils, se dérobent-ils supérieurement à nos vues?... Je crains que cette dernière hypothèse ne soit la bonne et que leur discipline de combat et de cantonnement ne soit meilleure que chez nous.

Ce diable de soldat français ne veut pas se dissimuler : il croit que se cacher, c'est de la lâcheté ! Erreur funeste !

Et voici Mulhouse qui apparaît distinctement, enveloppée dans les fumées de ses usines et de ses maisons, étalant la masse énorme de ses faubourgs entre les deux taches sombres des bois du Bonnenbruch et de la forêt de Hardt.

Voici enfin la ligne de feu : on distingue l'éclair des éclatements d'obus : on se bat le long de la bordure de la forêt de Hardt, de cette mystérieuse forêt qui — tous les Alsaciens réfugiés nous l'assurent — est minée, pleine de pièges, de fils de fer, d'embûches.

Je crie à T... :

— Longez la forêt... suivez le canal de



THANN, JOLIE VILLE ALSACIENNE.

Mulhouse au Rhin... Droit au nord vers Neuf-Brisach.

L'hélice et le moteur ronflent : le vent chargé d'huile de ricin fouette la figure. De temps en temps, sur la carte fixée sur la planchette posée sur mes genoux, je note un détail, et voilà que vers le nord-est le ruban argenté d'un fleuve se précise dans la plaine brumeuse : c'est le Rhin.

Le Rhin ! mon cœur bat d'émotion autant qu'à la première fois — et c'était hier — où j'ai pénétré sur le sol d'Alsace et dépassé le poteau frontière.

Contemplation et rêverie de courte durée. Neuf-Brisach est au-dessous de nous et des balles sifflent désagréablement à nos oreilles.

T... regarde son altitude, puis tire sur la cloche de commande pour grimper plus haut. Mais l'air est chaud, peu portant, quelques ratés au moteur, et l'ascension vers les 2 000 mètres est lente, lente.

Les balles continuent à siffler ; un tendeur fait entendre un bruit métallique : je vois près de l'aile droite un petit trou rond, net, qui vient de se produire sur la toile.

L'avion monte toujours.

Et soudain, en dessous de nous, des coups sourds, comme si une bielle avait passé à travers le carter du moteur... Nous tendons l'oreille... Qu'est-ce que c'est? Je regarde en me penchant en dessous.

J'aperçois trois ou quatre petits nuages blancs qui montent vers nous... des obus allemands.

Ce sont des batteries verticales installées aux abords des ponts du Rhin, qui doivent tirer sur nous : car leur tir est rudement précis en direction. La portée heureusement est mauvaise : 200 ou 300 mètres trop bas. C'est égal, j'ai chaud. Pour ne pas penser au danger, je prépare à mon tour ma réponse.

Les obus ennemis de plus en plus deviennent rares ; nous surplombons le Rhin, les ponts et la gare de Brisach. Voilà un but tout indiqué.

Je repère mon but : je lâche la première bombe. Je la vois tomber avec une rapidité vertigineuse, en dépit du petit parachute de toile qui lui sert de guide... et en bas un éclair sur le sol... En plein sur la gare, non loin du pont de la voie ferrée.

T... fait demi-tour... Nous revenons au même point et, coup sur coup, je lance toute ma provision.

Joie âpre, joie sauvage ! Je voudrais jeter des kilogrammes de mélinite qui bouleversent cette gare et ces ponts !

Une fois dépassé le secteur de Neuf-Brisach et ses batteries verticales, la reconnaissance continue vers Fribourg ; je regarde et observe son nœud de voies ferrées — nœud stratégique de premier ordre, avec quatre voies divergentes, l'une au nord vers l'Allemagne, l'autre à l'ouest, vers l'Alsace, la troisième à l'est vers la Bavière, la quatrième au sud vers la Suisse et la France... Je compte les trains en marche : rien d'anormal du côté Bavière et par conséquent du côté de l'Autriche : je crois que les renseignements des espions sur les fameux six corps autrichiens doivent être fantaisistes... Nous faisons demi-tour, pour rentrer vers Mulhouse et Belfort, non sans avoir été salués de quelques balles et sans avoir répondu par des paquets de fléchettes.

Midi. — La route du retour est par Mulheim, Istein, Huningue. Prudemment, l'expérience nous l'a prouvé, nous évitons les têtes de ponts, les forteresses et leurs canons verticaux. En plus, le vent s'est mis de la partie : remous, trous d'air augmentent. Nous sommes abominablement *chahutés*, dans ce couloir de la plaine d'Alsace, carrefour de tous les vents entre les Vosges et la Forêt Noire.

T... commence à être fatigué : tension morale, tension physique ; il nous tarde de retrouver le sol, et le sol de France, d'autant plus que le moteur, depuis notre fusillade de Neuf-Brisach, a des ratés.

Le commandant de l'escadrille nous a dit que le terrain d'atterrissage pour le retour serait près du front, entre Burnhaupt et Anspach, et depuis quelques instants je cherche le signal qui doit nous indiquer le terrain repéré pour l'atterrissage des avions. Enfin je découvre la croix blanche réglementaire, étendue dans un pré. T... pousse un ouf de satisfaction et nous commençons à descendre. (à suivre).

J'ai vu...

MORT AU CHAMP D'HONNEUR



LES OBSÈQUES DU COLONEL

Tué à la tête de ses troupes, le brave colonel a été ramené jusqu'au prochain village. Ainsi ses hommes auront au moins la consolation d'entendre un prêtre murmurer les suprêmes prières

devant la tombe du chef qu'ils aimaient et qui est mort pour la patrie. Plus tard, une humble croix de bois indiquera à la famille la place où repose celui qui est tombé au champ d'honneur.

J'ai vu...

UN SOURIRE GUÉRIT UNE BLESSURE



UNE MUSE POPULAIRE

Chaque lundi, Eugénie Buffet se rend à l'ambulance des Champs-Elysées et chante ses chansons populaires qui soulèvent un enthousiasme indescriptible. La voici au sortir du Grand Palais donnant le bras à Mlle Germaine Bailac et à son camarade le chansonnier René de Buxeuil.



M. ALBERT SARRAUT QUITTE L'AMBULANCE

M. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique, avait tenu à honorer de sa présence un des derniers concerts. Notre photo le représente sortant en compagnie de Mme Albert Sarraut et du médecin-chef.



GLOIRE AUX BELGES

A la même séance, Mlle Jeanne Provot récite, avec un art incomparable l'émouvant poème que Zamacoïs dédia à la gloire du vaillant, du grand peuple belge.



UN COMPAGNON FIDÈLE

Un convoi de chiens sanitaires vient de partir pour le front. En voici un, *Turco*, tenu en laisse par Mlle Lily Claude, une des gracieuses artistes du Grand Guignol.

J'ai vu...

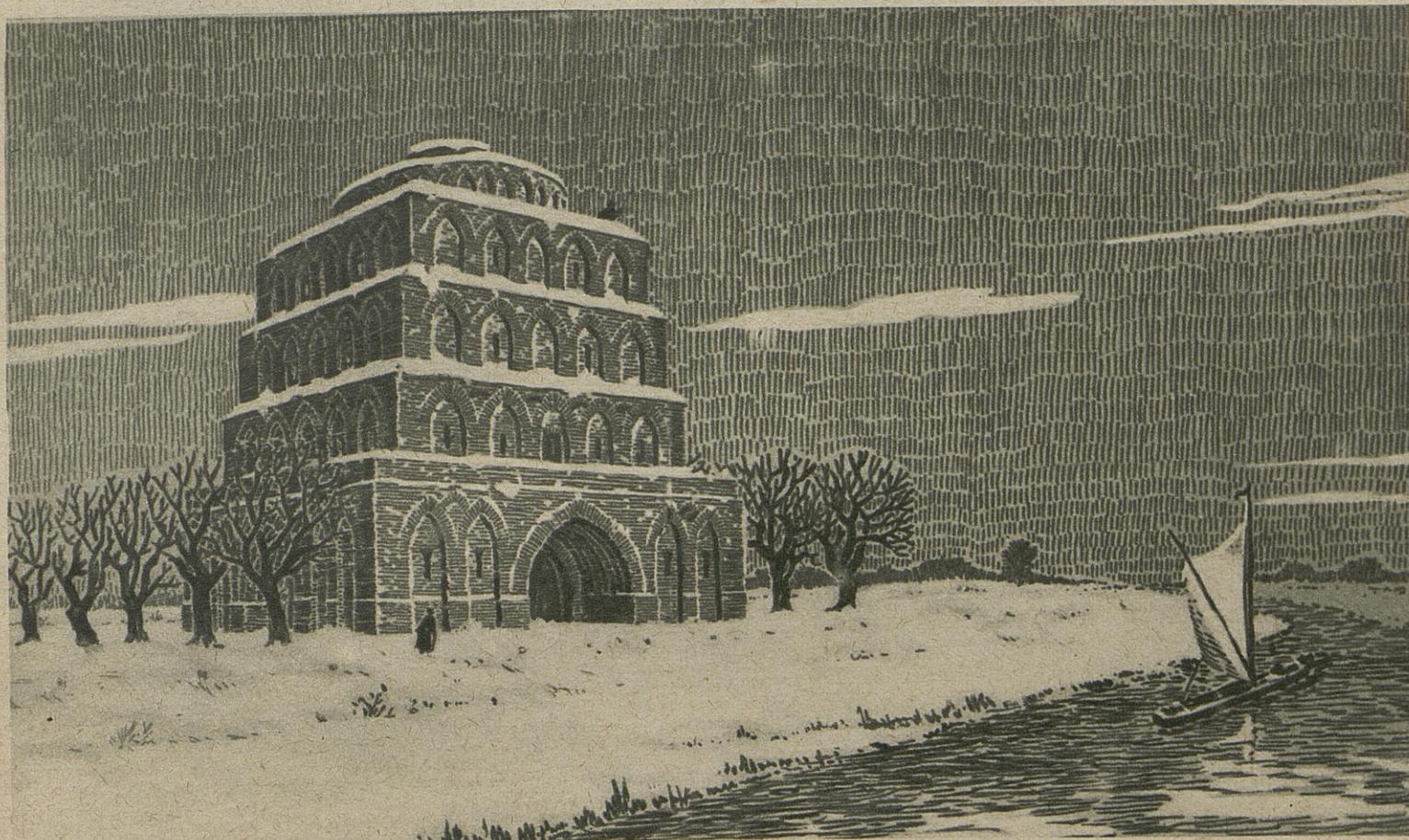
OU S'ARRÊTE LEUR INITIATIVE...



UN POSTE TÉLÉPHONIQUE ORIGINAL

A l'affût des moindres inventions, les Allemands n'ont rien négligé pour rendre leur offensive plus kolossale. Voici un

poste téléphonique établi avec beaucoup d'à-propos le long d'une rivière, qui fut fatale en septembre à la garde prussienne.



A LA GLOIRE DE VON HINDENBURG

Toutefois, s'ils ont pu témoigner de quelque intelligence pratique, ils n'ont jamais eu le moindre goût. Cet affreux projet

de monument qu'ils rêvent d'offrir à la gloire de von Hindenburg, libérateur de la Prusse Orientale, en est la preuve... écrasante.

J'ai vu...

UN CABINET DE TOILETTE ORIGINAL



UN POILU QUI SE DÉBOUILLE

Les obus éclatent, les balles sifflent, aussi notre poilu n'a-t-il rien trouvé de mieux que de s'abriter derrière ce tombereau.

Et tandis que d'une main il fait sécher au feu ses "grolles", de l'autre il lave hâtivement son visage tout noirci de poudre.